

XYZ. La revue de la nouvelle

La podiatre

Daniel Rosenblum



Number 129, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84415ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rosenblum, D. (2017). La podiatre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (129), 77–87.

La podiatre

Daniel Rosenblum

SUSAN se lève avant l'aube pour préparer le déjeuner de sa fille. L'air automnal est doux et frais et pas encore teinté des odeurs citadines. Elle s'habille dans le noir et descend à la cuisine en pantoufles. Certains matins, si le vent souffle sur la baie en direction de l'est, il lui arrive de sentir la mer. Ce matin, elle a de la chance. Elle ferme les yeux et inhale profondément l'odeur des algues et de l'eau salée. C'est toujours réconfortant pour elle, cette senteur, ce rappel de la douce et apaisante présence de l'océan quelque part au delà de la dure géométrie de la ville.

Des colonnes de feu se déploient sous une bouilloire, enveloppant la cuisine dans un voile d'ombres. Œufs, lait, assiettes, tasses — Susan se déplace avec grâce dans la petite cuisine, telle une aveugle accoutumée à l'obscurité.

Cela fait presque quinze ans qu'elle vit dans cette maison avec Koji. Mais ce dernier n'est pas là. Il est parti en voyage d'affaires. São Paulo, Los Angeles, Bangkok, New York. Peut-être est-il en train de dormir dans un avion ou en train de boire au bar de l'hôtel. Il est si souvent en déplacement que Susan l'oublie parfois, et seules ses pantoufles qui attendent dans l'entrée lui rappellent qu'il existe bel et bien.

Eriko, qui est âgée de quatorze ans, apparaît en uniforme scolaire : une jupe plissée, un blazer bleu, une chemise blanche repassée et sagement boutonnée jusqu'au cou. Ses cheveux châains sont tressés et encore humides à cause du bain de la veille. La tête penchée, elle picore son déjeuner en silence.

Lorsqu'elle regarde sa fille, Susan ressent une pointe de culpabilité. Ç'a été une erreur de l'inscrire dans une école 77

publique, mais que pouvait-elle bien faire ? Une école privée n'était pas à la portée de leur bourse, et de toute façon Koji n'était pas d'accord. Peut-être devrait-elle le quitter et ramener Eriko aux États-Unis avec elle. Koji remarquerait-il seulement leur départ ? Elle se le demande. Elle se verse un autre café, ses doigts agrippant la tasse afin de se réchauffer.

« À ce soir », lance Eriko, au moment de se lever de table. Son cartable noir attend dans l'entrée, près des pantoufles de Koji. Lorsqu'elle embrasse sa mère, il n'y a aucun sourire et nul entrain. Pour Susan, le visage de sa fille est aussi blanc et inexpressif qu'une lune hivernale.

Debout dans l'entrée, Susan serre son peignoir en regardant Eriko descendre l'étroite allée. Le soleil se reflète faiblement sur l'asphalte. Comme de nombreux matins, le cœur de Susan bat furieusement. Elle est certaine que sa fille va être engloutie par l'immensité de Tōkyō, pour ne jamais revenir.



Une dame âgée, sa première patiente, vêtue d'un chemisier gris et d'une jupe de laine marron, arrive un peu avant neuf heures. La femme se déchausse soigneusement et s'assied profondément sur l'une des chaises disposées dans le couloir exigü.

Susan est podiatre, c'est une spécialiste du pied et de ses affections. Cors, verrues plantaires, mycoses, blessures musculaires, foulures, douleurs, bleus et ongles incarnés — tels sont ses ennemis.

Susan travaille à la maison. Son cabinet est de l'autre côté du salon, au bout d'un corridor encombré de calligraphies et de poteries japonaises. Il y a un secrétaire et un grand diagramme au mur représentant l'anatomie du pied. Près du fauteuil d'examen se trouve une table avec un plateau de cotons-tiges et un flacon d'alcool pour désinfecter les plaies. Un aquarium bruit dans un coin ; un vieux poisson rouge, unique occupant, fouille paresseusement le fond à la

À travers les portes vitrées, le bureau donne sur une véranda et un petit jardin japonais où des carpes lumineuses hantent les ombres vertes d'un minuscule bassin. Au printemps et en été, Susan ouvre les portes et travaille au doux rythme du sôzu, l'eau jaillissant pour remplir un tube de bambou vide qui bascule puis retombe en percutant d'un coup sec la pierre tandis que l'eau se libère.

Et puis il y a Lunaire, le cacatoès acheté en Australie. Celui-ci est perché dans sa cage sous la véranda, entonnant un commentaire occasionnel sur l'état général des choses. Susan avait choisi le nom Lunaire simplement parce qu'il lui avait plu. Koji voulait appeler l'oiseau Koro.

« Mais on dirait un nom de chien, pas un nom d'oiseau, avait protesté Susan.

— Ouais, mais qui a déjà entendu un oiseau nommé selon la lune ? »

Susan l'avait emporté, à la fin. Ensuite, Koji avait boudé durant une semaine, puis était parti en déplacement, ses pantoufles disposées soigneusement dans l'entrée et attendant son retour.

C'était environ à cette époque que Susan s'était rendu compte que quelque chose ne tournait pas rond. Lorsqu'il n'était pas à l'étranger, il se rendait au bureau tôt le matin et travaillait tard le soir. À la maison, il dînait seul et se retirait ensuite dans la salle du fond qui faisait office de bureau. Susan avait pensé : c'est Koji qui a changé, pas moi. « Il s'est passé quelque chose ? Il y a un problème ? » lui avait-elle demandé. Un air de mépris avait alors traversé son visage, telles les ombres évanescentes des nuages un jour de grand vent. « Bien sûr que non, avait-il répondu. Ne sois pas bête. »

Koji s'en était allé, était revenu, puis était reparti. Chaque fois qu'il revenait, on aurait dit qu'il avait laissé une partie infime mais élémentaire de lui-même dans les endroits qu'il avait visités. Il s'agissait des parties que Susan avait connues. Paralysée et sans voix, elle regardait son mari se muer en étranger.

« Comment allez-vous aujourd'hui, Sugiyama-san ?

— Aussi bien que l'on peut s'y attendre, tout compte fait », répond la femme au chemisier gris.

Après dix-sept années passées au Japon, Susan parle le japonais aussi couramment que possible. Madame Sugiyama tente de sourire, mais ses lèvres se tordent en une grimace tandis qu'elle se hisse sur le fauteuil d'examen. Le fauteuil est surélevé afin que Susan puisse travailler assise, les pieds rentrés, à la japonaise. À genoux, elle prend le pied de madame Sugiyama dans une main et retire une épaisse chaussette protectrice de l'autre. Regardant attentivement les lignes qui font des boucles et des tourbillons autour de la plante du pied de la vieille dame, Susan tente de se souvenir de la dernière fois qu'elle a parlé à Koji.

Elle se rappelle la fois où il est rentré d'un long et difficile voyage en Malaisie. C'était la nuit où il s'était désigné du doigt et avait déclaré : « Nous autres Japonais sommes chez nous partout dans le monde. »

Susan s'était hérissée en entendant les mots « nous autres Japonais ». C'étaient des mots qui semblaient calculés pour élargir le gouffre qui les séparait. Koji semblait vouloir lui dire : « Tu es une étrangère, tu viens de l'extérieur, tu n'appartiendras jamais à mon monde. » Susan s'était sentie perplexe et blessée. Koji ne la rejetait pas en raison de quelque chose qu'elle avait dit ou fait, mais à cause d'un fait immuable : elle n'était pas japonaise. C'était ce caractère impersonnel qui lui faisait le plus de peine. Et puis, qu'en était-il d'Eriko, sa fille à moitié japonaise ? Son rejet de Susan s'étendait-il à elle ? Cette preuve indirecte, selon Susan, semblait le confirmer.

Environ à la même période, Susan avait commencé à rêver du pied. Dans ces rêves, elle était en train de travailler dans son cabinet ou de marcher dans le jardin lorsque le pied était apparu face à elle. Parfois, le pied grimpait jusque dans ses bras et caressait ses seins avec des orteils longs et tordus.

80 Lorsque cet événement survenait, un sentiment de grande

tendresse l'envahissait ; Susan caressait le pied et lui parlait tendrement. Tirant du plaisir de cette affection, le pied produisait des roucoulements, tremblant telle une colombe dans ses mains. Parfois, le pied était l'un de ses pieds, attaché solidement à sa jambe. Mais d'autres fois, l'appendice semblait n'en faire qu'à sa tête, allait et venait, se détachant et se rattachant selon son bon vouloir. Invariablement, cependant, le pied disparaissait avant son réveil, la laissant avec un sentiment de perte.

Maintenant, Susan s'en souvient. La dernière fois qu'elle a parlé avec Koji, ils ont eu une altercation.

« Tu devrais accorder davantage de temps à ta fille, avait dit Koji. Quel genre de mère es-tu à passer ton temps à tripoter les pieds des autres.

— Je suis médecin, avait rétorqué Susan, podiatre.

— Tu n'es pas un vrai médecin, avait répondu Koji d'un ton sec. Un vrai médecin ne perd pas son temps penché sur les pieds de vieilles femmes. »

Susan est agenouillée au-dessus du pied de madame Sugiyama. Cette dernière lui parle, depuis un bon moment, mais Susan n'a pas perçu un seul mot.



Le courrier arrive juste après midi. Dans la masse de factures et de menus de restaurants livrant à domicile se trouve une carte postale de Koji. Datée d'il y a quelques semaines, elle représente l'image en couleur, floue, d'un marché en Thaïlande. « Le temps est très ensoleillé ici. Je vais bien et travaille dur. Le contrat de Mitsui est presque signé. J'espère que tout va bien pour Eriko à l'école. » La carte n'est pas signée. Susan la retourne plusieurs fois comme si elle cherchait des indices. Elle la porte à son nez, s'attendant presque à sentir de la poussière, des épices et des légumes mûris au soleil, mais ne détecte qu'une légère odeur de papier et d'encre.



Susan dîne à son secrétaire. Elle mange rapidement et ne déguste pas sa nourriture. Il y a de la paperasse à faire avant l'arrivée des patients de l'après-midi, mais elle n'arrive pas à se concentrer.

Lorsqu'elle regarde la pièce autour d'elle, Susan ressent une immense tristesse. Son bureau est bien rangé, tout est à sa place. Elle sait que cet ordre devrait la réconforter, mais au contraire elle trouve cela déprimant. Ciseaux, pinces, couteaux, rasoirs — ses outils de travail sont au bon endroit, cachés dans des tiroirs sous clé et derrière des vitrines verrouillées. Ce sont les choses dangereuses dont Susan sait qu'elles doivent être cachées mais pas oubliées. Ce sont les choses qui causent de la douleur.

Susan ressent une envie irrépressible et soudaine d'aller chercher Eriko à l'école et de la raccompagner à la maison. « Je sais que ç'a été difficile pour toi, dira-t-elle à sa fille. Je sais. »

Cette enfant, parfois mal élevée, avait fait quelques remarques indirectes. Peut-être y avait-il aussi eu une certaine cruauté déclarée — des moqueries et des taquineries par certains des enfants —, mais qui n'avait pas connu cela dans son enfance ?

Les mauvais jours, Eriko rentre à la maison en pleurs. « Tout le monde me déteste », crie-t-elle. La nuit, Susan l'entend parfois frapper le mur de sa chambre de ses poings.

Mais ce sont les silences qui ennuiant le plus Susan — les longues périodes silencieuses qui s'étendent sur des jours lorsque sa fille hante la maison tel un fantôme muet.

À la table du déjeuner, un matin, Eriko avait dit : « Est-ce que Papa pourrait venir à l'école avec moi, de temps en temps ?

— Pourquoi ? avait répondu Susan.

— Pour prouver que mon père est vraiment japonais. »



Koji appellera-t-il ce soir ? Susan se pose la question en se lavant les mains. Une fois, il lui a donné un coup de fil depuis

l'Italie. Il avait bu, et ses mots bredouillés s'étaient déversés dans le grésillement de cet appel venu de loin comme le corps d'un homme mort dévalant une colline. Parfois le téléphone sonne au beau milieu de la nuit. Susan soulève le combiné et écoute dans la pénombre le son produit par quelqu'un qui l'écoute à l'autre bout de la ligne. « Allô, qui est-ce ? » demande-t-elle, mais personne ne répond. Elle est persuadée que c'est Koji qui téléphone pour s'assurer qu'elle ne l'a pas trahi, qu'elle est là où elle devrait se trouver, à la maison, remplissant ses devoirs d'épouse et de mère.

Les patients de l'après-midi arrivent au compte-gouttes. Monsieur Shimada, un petit homme d'une soixantaine d'années, porte un complet rayé bleu marine, l'épinglette de sa société avec son logo austère fermement fixée à son revers. Ses chaussettes brillent comme un éclair pâle sous son sombre pantalon bleu tandis qu'il se dirige vers le fauteuil d'examen. Même après dix-sept années passées dans ce pays, Susan est toujours ébahie de voir les hommes japonais porter des chaussettes blanches avec un complet. Le petit homme se hisse agilement dans le fauteuil et commence à enlever ses chaussettes. Ses pieds ne touchent pas le sol, ses jambes se balancent maladroitement tandis qu'elles cherchent un point d'appui.

« Que puis-je faire pour vous ? » demande Susan. Elle voudrait fermer tôt aujourd'hui ; elle est exténuée et émotive, et se sent soudainement agacée que cet homme exige son attention.

« J'ai des verrues », répond monsieur Shimada.

C'est la première visite de monsieur Shimada. Il regarde fixement le jardin, empruntant un air détaché et impérieux tandis qu'il répond aux questions de Susan.

« Vous avez des verrues sur un seul pied ou sur les deux ?

— Seulement sur le pied gauche.

— Cela vous dérange si je regarde ? »

Les yeux toujours fixés sur le jardin, monsieur Shimada produit un grognement sec qui a valeur d'assentiment pour Susan.

« Quand les avez-vous remarquées pour la première fois ? » demande Susan, se penchant pour inspecter un petit amas de grosseurs juste sous le gros orteil. Il lui suffit d'un coup d'œil rapide pour confirmer que monsieur Shimada souffre d'une vilaine infestation.

« J'ai des problèmes avec mes pieds depuis de nombreuses années, explique monsieur Shimada en regardant Susan pour la première fois. Je sais que j'aurais dû aller voir un médecin plus tôt, mais que pouvais-je faire ? Vous parlez japonais comme une native.

— C'est très gentil de votre part, mais c'est bien loin d'être la vérité.

— Ne dites pas de sottises. Vous parlez japonais comme nous. »

C'est un dialogue familier, et bien que Susan le trouve fatigant, elle a appris à jouer le jeu, produisant toujours la même réponse pleine d'autodérision. Si elle parlait vraiment japonais couramment, elle sait bien qu'il n'y aurait nul besoin de la flatter. Au Japon, elle a appris que le silence équivalait au respect, et telle ou telle vérité est rarement pertinente.

Monsieur Shimada se racle la gorge. « Récemment, la douleur était devenue si désagréable que j'ai dû manquer mes entraînements de golf. C'est pour cela que j'ai décidé de venir vous consulter, docteur. »

Debout, Susan prend une paire de gants chirurgicaux dans la vitrine. Lorsqu'elle a accueilli monsieur Shimada dans la salle d'attente et que ce dernier lui a remis sa carte professionnelle, elle a reconnu l'emblème sous forme de diamant rouge comme appartenant à la société commerciale rivale dont Koji parlait si souvent. Monsieur Shimada est le *fukushacho*, le vice-président — un homme très important.

Nul doute qu'il y a une madame Shimada quelque part, pense Susan. Elle se demande si monsieur et madame Shimada sont toujours amoureux, ou s'ils l'ont jamais été. Il se pourrait bien qu'ils soient séparés, mais qu'ils vivent toujours ensemble, menant une vie de couple marié de manière

84 machinale, pour tromper les apparences. Susan a connu de

nombreux couples japonais qui vivent de la sorte et qui se sont rencontrés dans le cadre d'une *omiaï*, un mariage arrangé dans lequel le rang social et l'ascendance familiale priment sur l'amour.

Il y a bien des années, lorsqu'elle est venue au Japon pour la première fois, Susan se souvient d'avoir pensé que les femmes japonaises, masques indéchiffrables, représentaient un grand mystère. Leur visage souriant, tels ceux des poupées peintes, lui avait semblé parodier la vraie émotion. Au fil des ans, elle avait appris à les déchiffrer, à voir au delà de leurs dehors brillants. Lentement, elle avait compris le langage de ces femmes, et découvert qu'elle était comme elles.

Susan enfile les gants chirurgicaux et fait face à monsieur Shimada. C'est un homme svelte, maigre, presque frêle. Assis dans le fauteuil d'examen, il ressemble davantage à un gentil grand-papa qu'à un puissant dirigeant. Pendant un instant, elle s'émerveille qu'un homme si petit puisse détenir autant de pouvoir. Puis la colère s'élève en elle — contre Koji pour l'avoir abandonnée, contre elle-même pour être restée là, passivement, sans rien faire. Susan veut hurler jusqu'à ce que ses poumons explosent, mais elle ne peut produire aucun son. La rage jaillit de son estomac et se loge telle une pierre dans sa gorge, emplissant sa bouche de toute cette aigreur de haine et d'apitoiement sur soi-même.

Lorsque Susan parle, les mots lui donnent l'impression de provenir de loin.

« Shimada-san, j'ai bien peur que le traitement que j'ai en tête soit quelque peu douloureux. »

Monsieur Shimada, mal à l'aise, remue dans le grand fauteuil. Pendant un instant, on a l'impression qu'il va rester muet, puis sa bouche se met à bouger.

« C'est vous la docteure », répond-il.

Susan fixe une lame toute neuve sur le bistouri qu'elle utilise pour extraire les verrues.

Le fait est qu'elle peut soit brûler les verrues de monsieur Shimada à l'aide de nitrate d'argent et éliminer ce qui reste à l'aide d'un rasoir, soit user d'une méthode sans douleur, 85

mais qui prendra du temps, en appliquant un médicament qui dissoudra les verrues.

Susan prend le pied de monsieur Shimada dans sa main et examine de près ses nombreux plis et lignes. C'est un pied usé et qui a vu du pays, composé de durillons passés au papier de verre et de profondes fissures. Auparavant, elle n'a jamais ressenti de plaisir à faire mal à un patient. Le fait d'infliger de la douleur a toujours fait partie de sa profession, une compagne non désirée dont elle a pourtant essayé de se tenir loin. Mais maintenant, une excitation étrange parcourt son corps tandis qu'elle essaie de stabiliser ses mains tremblantes.

La lame pénètre plus profondément que nécessaire.

Plus tard, comme Susan le sait, elle ressentira de la honte.

Une fine sueur perle sur le front du vieil homme; son regard fixe le jardin, comme s'il cherchait quelque chose dans le feuillage.

Le nitrate d'argent ronge la chair de la verrue, mettant la peau à vif. Susan brise cette ultime barrière aisément à l'aide de sa lame. Étonnamment, monsieur Shimada saigne peu.

Au bout de dix minutes d'incisions pour s'assurer que toutes les traces visibles du virus ont disparu, Susan applique davantage de nitrate d'argent.

« C'est pour m'assurer que je n'ai rien oublié », précise-t-elle.

Monsieur Shimada ne semble pas l'entendre, cependant. Il supporte la douleur stoïquement, tel un vieux soldat japonais, sans tressaillir, sans piper mot, le regard fixé sur le jardin.

Une demi-heure plus tard, le pied gauche bandé, monsieur Shimada s'appuie lourdement sur son chauffeur et boitille vers la Toyota noire qui va le ramener à son bureau.



d'une mélodie inachevée. C'est un chant pour les fidèles, une invitation à la prière. Il y a le hurlement du vendeur de patates douces en train de se mettre en chemin dans les étroites rues transversales. Les femmes au foyer apparaissent sur le seuil de leur maison, histoire d'effectuer quelques dernières emplettes auprès d'un marchand de légumes, dans son camion ambulant.

Il fait nuit lorsque le dernier patient de Susan s'en va. La salle d'attente est vide.

Épuisée, Susan éteint les lumières de son cabinet et ferme la porte. Dans le vestibule, elle s'écroule avec lassitude sur l'une des chaises. La journée a été déconcertante et elle se sent incapable de penser au souper ou aux mille autres choses qu'elle doit faire. Ce n'est que maintenant qu'il lui vient à l'esprit qu'Eriko est en retard et qu'elle devrait être rentrée de l'école voilà plus d'une heure. D'une certaine manière, elle ne trouve pas cela alarmant. Elle est beaucoup trop fatiguée pour ressentir quoi que ce soit.

Peut-être que Koji appellera ce soir, pense Susan, appuyant sa tête contre la chaise et levant les yeux vers le plafond noirci. Elle sait ce qu'elle a l'intention de lui dire : elle lui dira qu'elle compte rentrer dans son pays.

Elle ferme les yeux. C'est si bon d'être dans le noir. Elle sait que demain matin, si elle a de la chance, il y aura le parfum de la mer.

[1993]

*Traduit de l'anglais par
Jean-Marcel Morlat*